

UN DIMANCHE À MOSCOU

À la fin des années quatre-vingt j'ai vécu et travaillé pendant une année à Moscou. Le dimanche mes collègues allaient visiter des palais ou des monastères à la périphérie de la ville ou alors si le week-end était prolongé, ne fût-ce qu'un peu, ils prenaient l'avion pour une autre république. Ces voyages exigeaient de longs préparatifs avec réservation de billets spéciaux et demandes de visas qui les occupaient d'un week-end prolongé à l'autre. Personnellement je passais les dimanches dans mon appartement de fonction, qui donnait d'un côté sur un bois de bouleaux, de l'autre sur une large avenue bordée de blocs au-delà de laquelle se dressait une usine dont j'apercevais le calicot rouge avec slogan. Cet appartement était totalement disproportionné et d'ailleurs quasi vide de meubles. Le dimanche je circulais dans les trois vastes pièces en m'imprégnant de l'idée que je

résidais dans un pays étranger, lointain et par-dessus le marché spécial, voir calicot.

Quelquefois je montais dans ma voiture, une Renault 4, et je tournais sur le deuxième périphérique. Autour de la ville il y avait trois périphériques concentriques, je choisissais celui du milieu, le périphérique moyen, il faut savoir se modérer un peu, et je tournais. Je me disais plus ou moins qu'en venant séjourner dans un pays étranger non seulement lointain mais encore spécial j'avais déjà fait pour ainsi dire mon devoir. J'avais gagné le droit de passer le dimanche dans mon appartement ou à la rigueur sur le deuxième périphérique. Je ne voyais pas pourquoi il aurait fallu en plus que je prenne des avions ou même que je me rende dans les environs de la ville, j'étais dans cette ville ça n'était déjà pas si mal, à quoi est-ce que ça aurait servi d'y être s'il avait fallu en plus la quitter.

Un dimanche j'ai reçu un coup de téléphone d'un de mes collègues à qui on avait refusé son visa. C'était un week-end prolongé, pas trop, mais quand même, il projetait d'aller visiter une république et voilà qu'à cause de ce refus de visa il en était réduit à la périphérie de la ville avec ses monastères et ses palais. En plus sa voiture était accidentée. Tout le monde était parti profiter de ce long week-end, en ville il n'y avait plus que nous deux comme collègues, avec en plus une seule voiture utilisable, dans ces conditions il n'y avait pas le choix on devait prendre cette voiture et aller ensemble visiter un

monastère. En chemin on tâcherait de s'arrêter pour jeter un coup d'œil à un palais, le Guide Bleu mentionnait un palais.

Après avoir raccroché en disant que je passais prendre ce collègue j'ai réfléchi à un prétexte qui m'aurait permis de le rappeler pour lui dire qu'en fin de compte je n'allais pas passer. Mais je n'ai vraiment trouvé aucun prétexte possible si bien que finalement j'ai quitté mon appartement, je suis monté dans ma voiture et je suis allé chercher ce collègue. On est sortis de la ville après avoir franchi les trois périphériques et on s'est enfoncés dans la campagne enneigée. Mon collègue avait des cartes. La dernière fois qu'il était sorti de la ville il s'était fait arrêter et dresser procès-verbal sur une route non autorisée, depuis il s'était procuré une carte officielle des routes précisant lesquelles étaient permises et lesquelles non.

Pendant qu'on avançait dans un paysage plat et blanc en traversant de temps en temps des petits groupements de maisons de bois, il évoquait son procès-verbal et son refus de visa d'un ton de mépris excité, le ton normal parmi mes collègues pour parler de ces difficultés. Et moi aussi en sortant de la ville j'ai eu un moment d'exaltation. Cette plaine, cette neige, ces maisons de bois, tout était si conforme à ce qu'on aurait été en droit d'imaginer qu'il y avait de quoi s'exciter. Au bout d'un moment cependant on en venait à se demander si ça valait la peine de se rendre dans des pays lointains, étrangers, spéciaux, pour

les trouver tellement conformes à ce qu'on aurait pu attendre. Alors l'excitation tombait.

Évidemment si ces pays lointains n'avaient pas ressemblé à ce qu'on en attendait on n'aurait pas vu l'intérêt d'y aller. Mais d'un autre côté à quoi bon y aller seulement pour vérifier. Ça m'avait fait le même coup sous les tropiques. D'abord j'avais été exalté de voir que tout ce que je me figurais était exact, température, palmiers, moustiques, puis, rapidement, accablé pour les mêmes raisons. J'avais passé l'essentiel de mes journées sous les tropiques dans un appartement à air conditionné où j'avais pensé aux tropiques. C'était ça l'avantage avec les pays lointains, on y avait le droit de rester chez soi. Car bien sûr chez moi, je veux dire dans mon propre pays, je ne pouvais pas me résoudre sans culpabilité à être purement et simplement là et un point c'est tout. À peine installé dans un pays lointain même spécial je ne voyais d'ailleurs pas davantage l'intérêt d'être chez moi dans ce pays-là, pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. Cependant si dans ce pays étranger je restais chez moi, ça allait. Du moment que j'étais déjà dans un autre pays je pouvais rester chez moi en toute bonne conscience, et en même temps vu depuis mon appartement surchauffé ou conditionné le pays gardait un peu de son exaltante étrangeté.

Mes collègues ne réagissaient pas de cette façon-là dans l'ensemble. Eux n'en avaient jamais assez, non seulement il leur fallait un pays étranger, lointain, spécial si possible, mais en plus dans ce pays ils

passaient leur temps à voyager, totalement incapables de se modérer. Le caractère prévisible du pays réel, sa conformité avec ce qu'on en savait déjà en imagination ne les rebutaient pas du tout, au contraire, ils ne se lassaient pas de constater que tout était conforme. Ils parlaient avec mépris de ce pays spécial parce qu'y voyager présentait des difficultés spécifiques, mais en même temps cette spécificité les excitait, elle était si bien dans l'esprit de ce pays.

On s'est arrêtés et on a fait le tour du palais qui était interdit au public pour cause de restauration tandis que mon collègue ricanait avec mépris et excitation. Cent mètres plus loin on a été arrêtés malgré les cartes, la route était autorisée mais il était interdit d'y stationner. Le milicien nous a emmenés dans une guérite pour dresser le procès-verbal.

Là j'ai eu une nouvelle bouffée d'exaltation. Il y avait de quoi, la situation, la guérite, le formulaire longuement rempli à la plume, et peut-être aussi que j'étais émoustillé par l'idée si satisfaisante pour l'esprit de me faire dresser procès-verbal pour être un dimanche sorti de chez moi. Quand on est repartis je me sentais presque enthousiaste. Un autocar venait en face de nous dans la neige, tenant franchement le milieu de la route, j'ai donné un coup de volant et la voiture a été emportée dans une souple glissade.

Est-ce qu'on allait avoir un accident, basculer dans une cascade molle de l'autre côté du paysage bordé de sapins qui se déployait derrière les vitres dans un mouvement d'éventail. Un instant on a pu le penser, on a eu le temps d'envisager cette idée et de jouer pour ainsi dire avec cette idée. Puis la voiture s'est redressée sans que j'aie le sentiment d'y être pour quoi que ce soit. On a atteint le monastère, qu'on a regardé de l'extérieur car il était fermé, et on a pris le chemin du retour. La nuit tombait, au bout d'un moment on a vu les lumières de la ville.

Pierre Ahnne